

# Discussion sur le texte de Danièle Hervieu-Léger

*À la recherche d'une nouvelle définition de la religion*

Jean Hamelin :

Danièle Hervieu-Léger définit ainsi la religion : « tout dispositif par lequel est constituée, entretenue, développée et contrôlée la conscience individuelle et collective de l'appartenance à une lignée croyante ». Or, cette référence à une lignée croyante peut s'appliquer aussi à un parti politique. Il y a des partis politiques qui n'ont rien d'une religion, mais qui se réfèrent constamment à une lignée croyante particulière.



Danièle Hervieu-Léger :

Quand vous affirmez qu'il y a effectivement une manière de se référer à une lignée croyante dans un parti politique, vous soulignez que, de mon point de vue, il y a des traits religieux au travail dans le politique. Ça ne veut pas dire que tous les partis aient une religion. Un parti politique n'a pas pour projet, qui le définit fondamentalement, d'assurer la fidélité à la lignée croyante. Il a pour fonction de prendre le pouvoir en tenant compte d'une situation qu'il analyse. Bien entendu, pour ce faire, il mobilisera des références à une lignée croyante, mais ça n'est pas ce qui le constitue, à la différence du religieux qui est entièrement constitué à travers la référence à la lignée croyante. Ce que vous dites du politique, on

pourrait le dire de la science par exemple, et pour la philosophie, c'est encore plus clair. Mais le projet de connaissance est en fait ce qui définit la philosophie et non pas la continuité pour elle-même. Donc, dans cette perspective idéal-typique, je ne cherche pas à saisir l'essence de la religion, mais à construire un outil qui permette de trouver les traits religieux du courant moderne d'une part, sans exclure évidemment les grandes religions historiques qui participent de ce croire ; d'autre part, je me donne également la possibilité de repérer des traits religieux dans des pratiques sociales qui ne sont pas considérées comme religion dans une société séculière. Bien entendu, ça laisse de côté des pans de l'expérience religieuse.

Mon point de vue est de souligner qu'il n'y a pas de grande religion dans laquelle la référence à la lignée croyante ne soit centrale. J'observe que ce critère peut me servir, dans la multiplicité des phénomènes modernes du croire, à déterminer des phénomènes fonctionnant selon la même logique en ce qui concerne leurs modalités spécifiques du croire. J'ai un outil qui me permet de repérer des fonctionnements totalement religieux. Le judaïsme apparaîtra probablement comme la religion par excellence, celle où l'anamnèse est tout entière structurante de l'acte même de constituer la communauté à travers le culte et à travers la pratique culturelle. Mais vous aurez également des pratiques sociales non proférées comme religieuses qui vont présenter à l'état dilué et partiel des traits religieux. Dans un ensemble de phénomènes qu'on a pris l'habitude de dire religieux, parce qu'ils relèvent du catholicisme, du judaïsme, du protestantisme, il sera intéressant de découvrir des moments où des figures religieuses se trouvent précisément en train de produire des sorties de la religion. Le mystique est quelqu'un, par exemple, qui n'est pas d'entrée de jeu un personnage religieux, mais qui pose un problème au religieux parce qu'il annule d'une certaine manière la religion.

*Définir le religieux en excluant  
la question du contenu de la croyance*

Danièle Hervieu-Léger :

Quelque chose gêne dans le fait d'aborder le problème de la religion en excluant méthodologiquement la question du contenu de la croyance. Finalement, il n'y a rien de plus difficile que de penser la religion hors du contenu de la croyance. Je veux y échapper précisément pour cerner le religieux moderne, c'est-à-dire le religieux en tant que croyance devenue totalement fluide, totalement redistribuable. Ce qui me permet d'ailleurs de pouvoir ouvrir le dialogue avec des religions sans dieu : le bouddhisme n'a pas de dieu et fonctionne parfaitement par la constitution d'une lignée croyante. Mais, toute constitution de lignée croyante n'est pas religieuse. Elle ne l'est que lorsqu'elle articule à un croire la représentation d'une lignée croyante. Autrement dit, quand le croire se conforte de l'invocation des témoins en amont. Quand on dit « comme nos pères ont cru, nous aussi nous croyons ». Vous aurez des systèmes de pensée à l'intérieur desquels ce mode de légitimation du croire est complètement central. Il est l'axe, le noyau dur qui fait que là on est devant des religions. On trouvera éventuellement dans des systèmes de pensée qui ne fonctionnent pas prioritairement selon cet axe, des traces de ce genre de phénomènes. Ces derniers sont effectivement, et non analogiquement ni métaphoriquement, des processus religieux. Pensez par exemple à ces militants ouvriers ou syndicalistes qui, par un 1<sup>er</sup> mai pluvieux, vont se rendre, sous leur parapluie, Place de la République pour défiler jusqu'à la Bastille. Ils vont le faire quoi qu'il arrive et pour une seule raison : manifester par là qu'ils s'inscrivent dans la tradition de la grande lignée ouvrière qui a toujours défilé entre la République et la Bastille le 1<sup>er</sup> mai. Le problème pour eux n'est ni la prise du pouvoir ni le conflit social, mais uniquement cet acte emblématique de faire mémoire de ceux qui l'ont fait avant eux. Ces ouvriers répondent parfaitement à la définition que donne Pierre Gisel du croire religieux : « croire c'est se savoir engendré ». Je « sociologise » cette proposition qui est d'ailleurs une proposition de théologien et je repère que, devant la modernité, croire c'est de moins

en moins souvent se savoir engendré et de plus en plus souvent se vouloir engendré.

*La rupture comme moyen paradoxal d'assurer  
la continuité de la lignée croyante*

Danièle Hervieu-Léger :

L'histoire religieuse est tout entière faite de conflits pour la maîtrise de la mémoire autorisée, autrement dit, pour la mémoire de la lecture autorisée de la fondation. On sait que la dynamique religieuse est très largement une lutte entre une tradition institutionnalisée et le retour à une tradition plus authentique revendiquée par des sujets religieux. Ce rappel à une authenticité, plus authentique que la mémoire autorisée ne la donne, est une dynamique constante. Dans un certain nombre d'histoires religieuses, les appels à l'inscription dans la lignée du ou des fondateurs se sont joués sur le mode de la rupture avec une tradition autorisée, donc à travers un conflit de pouvoir.

Le problème se déplace pour ceux qui rompent avec une tradition instituée, non pas au nom d'une tradition plus authentique, mais au nom d'une révélation personnelle comme pour le prophète porteur de charisme. Le mystique agit de même, au nom d'une illumination personnelle, une relation directe avec le divin, sans la médiation de la tradition. On peut analyser d'un point de vue sociologique le mystique comme quelqu'un qui joue avec la marge et qui, d'une certaine façon, met en question la dynamique même du religieux. Ceci explique pourquoi les institutions religieuses ont tellement de problèmes avec les mystiques et qu'elles leur demandent de donner des gages de leur inscription dans la lignée pour valider l'illumination dont ils se prévalent. Le prophète et le mystique, dans cette perspective-là, jouent avec la logique même de la construction de la lignée croyante, au lieu de paraître comme des figures religieuses évidentes et centrales.

## *Classification des nouvelles religions*

Alain Bouchard :

J'ai rencontré plusieurs groupes qu'on rattache habituellement aux nouvelles religions. Dans plusieurs, on ne faisait pas référence à une lignée croyante. On me disait par exemple : « je ne crois pas parce que mes pères ont cru, mais parce que je l'ai expérimenté ». Faut-il donc les exclure du champ religieux ?



Danièle Hervieu-Léger :

Pour moi, oui. Un exemple tout simple : vous vous trouvez devant deux groupes qui pratiquent des techniques de méditation. Il s'agit essentiellement de réguler la respiration par certains types de travail sur le diaphragme qui peuvent provoquer des états altérés de conscience. Toutes les religions les connaissent : la prière du cœur, les *dhikr* dans l'Islam, la récitation des *mantra*. Des groupes vont se réunir en disant : « on peut arriver à des états altérés de conscience par des techniques de prière répétitive, comme la récitation des *mantra*, au lieu de prendre des produits dangereux ». On n'est pas pour autant engagé dans un croire quelconque. Fonctionnellement, on sait que ça va marcher parce qu'on l'a expérimenté. Vous avez, au contraire, des groupes qui vont se réapproprier ces techniques en vue de provoquer des expériences au titre de leur inscription dans une tradition pour le perfectionnement spirituel des membres de la lignée. Vous pouvez facilement trouver aujourd'hui des groupes des deux types. Il est probable que Thomas Luckmann vous dirait que tous les deux produisent des significations, que tout cela fait partie des religions modernes ; tandis que Brian Wilson vous dirait qu'aucun de ces deux groupes ne mobilise au sens propre une puissance transcendante et, surtout, une utopie sociale, puisqu'ils n'ont comme projet que le perfectionnement de l'individu, donc aucun des deux n'est religieux. Mon choix est de dire que ceux qui, à travers une reprise d'une pratique de ce genre, produisent un sens qui est une inscription dans une tradition peuvent être dits religieux, les autres ne le sont pas.

*Formes « restitutionnistes » du croire contemporain*

Danièle Hervieu-Léger :

Dans la recomposition de ces différentes formes du croire et sur un terrain déblayé par la dérégulation institutionnelle, on observe aussi, outre le subjectivisme, la revendication d'authenticité et de liberté de choix, des formes « restitutionnistes » qui visent à réorganiser religieusement l'expérience humaine et à procéder à une retotalisation religieuse. Que ceci puisse avoir des répercussions politiques ne me paraît pas douteux. On peut l'observer dans un certain nombre de pays. On a un peu tendance à maximiser la dimension de l'individualisme, du libre choix, et on ne porte probablement pas assez d'attention à ces demandes d'ordre qui se manifestent dans notre société.

*La religion séculière*

Danièle Hervieu-Léger :

L'expression « religion séculière » suppose qu'il y aurait des religions religieuses. Ceci redouble la question de la définition et n'est pas très opératoire. On désigne par là des religions qui se constituent hors des religions historiques, ce qui est plus précis.

*Le « bricolage » des croyances n'est pas une nouveauté*

Danièle Hervieu-Léger :

Il faut se servir du terme « nouveau » avec précaution, en particulier dans ce domaine du « bricolage » parce qu'on a, fort probablement, toujours bricolé. Le fait d'en prendre et d'en laisser avec la croyance et avec les pratiques officielles n'est pas du tout une invention, une nouveauté. Toutefois, ce qui est peut-être nouveau dans la situation présente, ce n'est pas seulement le desserrement du contrôle, mais la revendication du droit à le faire. C'est d'ailleurs la

revendication du droit à la subjectivité au nom, par exemple, de l'authenticité. Il y a quand même une différence entre le fait d'en prendre silencieusement et d'en laisser tout autant silencieusement, en ménageant la fiction du contrôle, et la situation actuelle où l'on revendique le bien-fondé, au titre de l'authenticité, des expériences personnelles et de son bricolage. Ceci renvoie fondamentalement à une transformation très profonde du régime social de la vérité qui ne se trouve donc plus dans l'objectivité de la croyance, mais dans l'authenticité du choix subjectif.

Dans la littérature sociologique, j'ai l'impression que le terme bricolage sert surtout à désigner les processus d'intériorisation subjective du croire. Il concerne donc plus spécifiquement l'individu. Toutefois, les études empiriques montrent que le processus est encore plus compliqué. S'il y a bien atomisation subjective et individualisation (à la limite chacun construit son petit système de signification parce qu'il n'y a plus de grandes institutions qui fournissent les codes de sens), les bricolages en question ne se font pas d'une manière imprévisible et illimitée. Des repolarisations socialement déterminées apparaissent à l'intérieur de la logique du bricolage. Roland Campiche le montre bien pour la Suisse. On assiste à la fois à l'essaimage de la croyance chrétienne avec ces protestants et ces catholiques qui ne sont plus capables de dire avec clarté ce qui les différencie. Si ma mémoire est bonne, il n'y en a que 2,9 % qui disent « si toutes les religions méritent le respect, la leur seule est vraie ». Mais, en même temps, l'identité confessionnelle se maintient fortement et se joue à travers des pratiques ordinaires : la vie quotidienne, le fait de se marier plutôt entre soi, au sein de la même communauté, de travailler, d'avoir des relations avec des personnes de sa confession. Autrement dit, quand on parle de bricolage, il faut être très prudent. Un essaimage des représentations religieuses explicites, et de croyances doctrinales, peut s'articuler autour des identifications confessionnelles ou dénominationnelles encore très présentes.

« *Bricolage* » ou *synchrétisme* ?

Fernand Dumont :

Je pense qu'on a tendance à abuser de ce terme. À ma connaissance, le premier qui l'a utilisé dans ce sens, c'est Lévi-Strauss. Qu'est-ce qu'on veut dire par bricolage ? On pense au bricoleur qui fabrique des choses avec ce qu'il a sous la main. On l'applique au fait qu'on rencontre très souvent chez les catholiques contemporains la croyance aussi bien à la résurrection qu'à la réincarnation. Le terme est malheureusement utilisé de façon péjorative la plupart du temps. On veut dire synchrétisme par opposition à des doctrines qui, elles, sont systématiques. Mais le travail des conciles des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles n'était-il pas également du bricolage ? Il est fort possible, de plus, et cette fois-ci je parle plutôt en terme théologique que sociologique, que ce soit effectivement une reprise de conscience systématique de la part de l'individu, de ce qui était « avant » du bricolage. Il s'agit de regarder autour de soi, chez certains individus qui sont restés croyants, comment, dans certains cas et d'une manière extrêmement lucide, ils ont effectivement recomposé une expérience religieuse qui, à mon avis, est tout aussi cohérente que celle des conciles des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles.



Danièle Hervieu-Léger :

Remplacer le terme bricolage par synchrétisme ne règle pas le problème parce qu'il s'agit d'agencements de pièces et de morceaux pris dans des endroits divers qui sont remaniés et réemployés. L'analyse devrait porter sur la logique des agencements. Deux directions me paraissent intéressantes. Celle de la métaphorisation, c'est-à-dire la manière dont une pièce, qui rentrait dans la croyance à la résurrection de la chair, va être métaphorisée pour la rendre éventuellement compatible avec d'autres dispositifs de croyances auxquels on adhère en même temps. Mais, en sens inverse, il y a des phénomènes de désymbolisation dont il serait intéressant de voir les liens qu'ils entretiennent avec le positivisme dominant de notre



culture. Je pense à la désymbolisation, au renversement du rapport entre guérison et salut. Toute une tradition a fait de la guérison la métaphore du salut et, aujourd'hui, le mot salut sert à désigner une vraie guérison par rapport à des guérisons partielles obtenues à travers la médecine fonctionnelle. On essaie de cerner des phénomènes de remaniement complexe de croyances qui prenaient leur sens dans un dispositif intégré. Elles sont arrachées à ce système et reprennent sens à l'intérieur de nouvelles totalités qui ne sont, effectivement, pas plus absurdes que les constructions grandioses du monothéisme dans ses différents moments de structuration.